

Faire de la recherche en féministe

Transcription de la discussion avec Geneviève Fraisse et Hélène Périvier

PRESAGE : Bienvenue dans Genre, et cetera, le podcast de Sciences Po consacré aux questions de genre, d'inégalités et de discrimination.

Aujourd'hui nous nous retrouvons pour un épisode bonus : en attendant les nouveaux épisodes, dans quelques semaines, nous avons voulu essayer un nouveau format en réunissant deux chercheuses, de deux disciplines, et de deux générations différentes, pour parler de recherche et de féminisme.

Bonjour Geneviève Fraisse.

Geneviève Fraisse : Bonjour Violette Toye.

PRESAGE : Et bonjour Hélène Périvier.

Hélène Périvier : Bonjour

PRESAGE : Je vous propose de commencer par revenir sur vos parcours respectifs. Geneviève Fraisse, aujourd'hui vous êtes directrice de recherche émérite au CNRS où vous êtes entrée en 1983, vous êtes une philosophe de la pensée féministe et une féministe qui fait de la recherche. Et votre parcours universitaire, il a été entrecoupé d'une parenthèse citoyenne en politique : vous avez été Déléguée interministérielle aux droits des femmes et députée au Parlement européen entre 1997 et 2004. Vous aviez publié beaucoup de livres, 22 si je ne me trompe pas, et votre dernier livre *Le Féminisme, ça pense !* publié aux Éditions du CNRS

Geneviève Fraisse : Point d'exclamation !

PRESAGE : Le féminisme ça pense "point d'exclamation", publié aux Éditions du CNRS en 2023. Et donc dans ce livre vous revenez sur la constitution et sur l'institutionnalisation, en France, à partir des années 1990, de ce qu'on appelle les études de genre, et vous écrivez notamment je vous cite : "vraiment le plus beau dans tout cela, c'est l'accumulation du savoir". Est ce que vous pourriez pour commencer cet échange revenir sur cet épisode : comment est-ce que vous avez vu de votre point de vue émerger ce champ de recherche ?

Geneviève Fraisse : Et bien c'est d'abord une rencontre avec l'Histoire avec un H majuscule, je crois. C'est à dire que les premières recherches – et il ne faut pas oublier pour autant celles qui ont fait des recherches avant et que on peut rencontrer avant les années 1970 – mais disons il y a une effervescence qui va se créer à partir de 1968, au lendemain de 1968, et avec le début du Mouvement de Libération des Femmes au début des années 1970, après 1971 en gros, et puis une effervescence globale qui fait que on brasse les disciplines. J'emploie le mot brasse, c'est-à-dire qu'on peut les mélanger, on peut passer d'une discipline à l'autre, parce que on a envie de poser des questions plutôt que de solidifier ou conforter telle ou telle science humaine, encore que la philosophie n'est pas une science humaine, par ailleurs, il ne faut pas oublier de le dire. Et donc, c'est les questions qu'on se pose qui sont les plus importantes. Et en l'occurrence, pour ce qui est de ma part, entre faire des études de philosophie au moment de 1968 et juste après et rencontrer le

Mouvement de Libération des Femmes, il y a comme un entrecroc entre les deux, puisque la philosophie semble ignorer le genre – ça sera mon objet de de de conflictualité avec la philosophie – et en même temps, il est bien évident qu'avec les mots on peut commencer à penser. Donc, voilà, ça fait que le ça donnera pour ma part la chose la plus importante c'est la fondation des *Révoltes Logiques*, de cette revue en 1974 - 1975 avec Jacques Rancière et quelques autres amis philosophes.

PRESAGE : Merci. Et donc vous, Hélène Périvier, vous êtes économiste à l'OFCE, l'Observatoire français des conjonctures économiques, depuis 2002 ; vous êtes aussi directrice du Programme PRESAGE, le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po depuis 2010 ; et plus récemment, depuis 2023, vous êtes la présidente du Conseil de la famille au sein du Haut Conseil de la famille à l'enfance et à l'âge, un organisme consultatif placé auprès du Premier ministre. Est-ce que vous pourriez nous raconter votre parcours : est-ce que c'était une évidence pour vous de travailler sur les questions de genre lorsque vous vous êtes engagée dans une carrière de chercheuse ?

Hélène Périvier : Absolument pas ! D'abord parce que je viens d'une génération qui a grandi, en tout cas qui a passé son adolescence pendant les années 1980, où les questions de féminisme et d'égalité étaient beaucoup moins mises sur le devant de la scène. Je pense avoir grandi avec ce sentiment que il n'y avait plus de problèmes, que les inégalités étaient derrière nous, j'ai commencé ma thèse à la fin des années 1990, qui n'a absolument pas abordé, ni la question de genre, encore moins une question féministe. Et c'est en devenant chercheuse en économie, donc vraiment en commençant ma carrière de chercheuse après le doctorat, que j'ai pu embrasser cette thématique grâce à une rencontre, celle avec Danièle Meulders, qui était professeure à l'Université Libre de Bruxelles et qui était une féministe économiste, on reviendra certainement sur ce terme – qu'est-ce que c'est d'être une féministe économiste – et qui m'a vraiment ouvert la voie sur ce champ de recherche. Donc c'est par ma discipline, qu'à la fois je me suis vraiment attachée à travailler sur la thématique des inégalités femmes-hommes, des discriminations et sur le genre, qui m'a vraiment ouvert cette voie-là. Et, évidemment, est venue avec, une forme de militantisme dans la sphère politique, dans le débat public, autour des questions féministes. Donc moi, mon parcours il est vraiment extrêmement différent de ce point de vue là. Et en arrivant à l'OFCE, je voudrais mentionner une deuxième rencontre, celle avec Françoise Milewski, qui, elle, a un parcours encore différent, puisque elle a été une une féministe très engagée, mais n'a pas travaillé sur ces questions-là en tant qu'économiste, enfin pas immédiatement. Et notre rencontre a été, d'abord le fruit de travaux communs sur ces questions, et surtout sur la création de ce Programme PRESAGE, le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre, que je dirige aujourd'hui mais que j'ai cofondé avec Françoise Milewski.

PRESAGE : Merci. Et donc, il y a un terme qu'on a déjà utilisé plusieurs fois depuis le début de ce podcast, c'est le le mot "féminisme". C'est une notion qui vous occupe toutes les deux, et je vais me tourner vers vous, Geneviève Fraisse, pour "poser la question du mot lui-même", comme vous le dites dans *À côté du genre*. Est-ce que vous pourriez revenir sur l'origine de ce mot, "féminisme" ?

Geneviève Fraisse : Bien sûr ! D'abord, juste pour dire un mot sur ce qu'Hélène Périvier vient de dire, c'est que justement moi je me suis trouvée exactement en position inversée. Et c'est pourquoi mon dernier livre s'appelle *Le Féminisme, ça pense !* : ça veut dire "on a tellement pensé que ça ne pensait pas", et moi il fallait que je dise que ça pense précisément parce que j'allais réconcilier la philo avec l'engagement existentiel que j'avais dans ces fameuses années post 1968, et aussi pour construire une pensée féministe. Et c'était pas pour dire que je faisais de la philosophie féministe, on y reviendra sans doute tout à l'heure.

Et pour revenir sur l'origine, oui, ça m'a intriguée pendant c'était dans les années 1980 justement, ce qui m'intriguait c'est que tout le monde disait que c'était Charles Fourier qui avait créé ce néologisme en 1837. 1837 c'est l'année de sa mort, donc c'était quand même assez curieux. Puis évidemment je me suis tournée vers les grands fouriéristes qui m'ont dit "non, il y a beaucoup de néologismes chez Fourier, mais celui-là non". Et de fil en aiguille, j'ai, enfin en fait en consultant des dictionnaires, j'ai vu qu'il y avait deux définitions du mot féminisme : une définition politique et une définition médicale. Donc là je me suis dit "tiens, ça viendrait peut être de là". D'ailleurs, parenthèse : le mot genre vient aussi du médical. Mais, donc j'ai fait cette recherche et je suis allée jusqu'aux archives – à l'époque c'était à Versailles – des archives, des thèses, comme ça, et effectivement en 1971 paraît une thèse de médecine intitulée "Du féminisme et de l'infantilisme chez les tuberculeux". Donc ça sort en médecine à la fin du Second Empire. Et ensuite, donc c'est ça que j'ai raconté dans *Muse de la raison*, et ensuite très très peu d'années après Alexandre Dumas fils dit : "les féministes, passez-moi ce néologisme", où il voit, effectivement que c'est plutôt négatif, chez lui évidemment le féminisme c'est comme une dégradation du masculin d'une certaine façon. Donc chez le tuberculeux, et puis ensuite dans le débat politique. Et en fait moi ce qui m'a intéressée dans ce mot là, c'est que du coup ça posait la question de savoir si les deux sexes étaient semblables, différents, pouvaient au même niveau, c'est ma question de l'égalité, toujours, que j'ai. Et puis, bon, dix ans plus tard c'est effectivement les féministes que nous connaissons, notamment à partir Hubertine Auclert, se sont emparées de ce mot là. Mais c'est intéressant de rappeler qu'il a des origines comme ça complexes, parce que ça nous aide plutôt que ça nous que ça nous ennuie, en fait, c'est ça que je veux dire. Et j'ai tendance comme ça à le rapprocher effectivement de l'origine du mot "genre", qui est aussi assez assez particulière et c'est bien de garder cette difficulté.

PRESAGE : Et on va revenir maintenant, Hélène Périvier, sur ce que vous mentionniez tout à l'heure. Vous avez publié aux Presses de Sciences Po en 2020 un livre que vous avez appelé *L'Économie féministe*, et dedans, pour expliquer d'où vous parlez, vous écrivez "je suis une économiste féministe". Donc maintenant expliquez nous ce que c'est une économiste féministe, et est-ce que c'est différent que d'être une économiste du genre par exemple ?

Hélène Périvier : Bon alors ça c'est une grande question un peu complexe, mais le début de ce livre c'était de comprendre pourquoi en économie, donc cette science sociale, il y a depuis des années 1990 une institutionnalisation d'une branche spécifique "l'économie féministe", qui a sa place dans le classement – le *Journal of Economic Literature* a un classement des connaissances par thème des productions en économie – et donc il y a un item depuis les années 1990 réservé à l'économie féministe. De façon intéressante ça se trouve dans le le label hétérodoxie, entre le marxisme et l'institutionnalisme. Et je me suis interrogée d'abord pour me dire pourquoi dans les années 1990 certaines économistes ont

senti ce besoin fort de s'affirmer comme féministes dans leur discipline, alors que ce n'est pas le cas dans les autres sciences sociales, il y a bien sûr de la sociologie du féminisme, de l'histoire du féminisme, mais personne de mes collègues sociologues ou historiennes serait venue revendiquer le label "je suis une historienne féministe", alors que en économie c'est complètement institutionnalisé. Et donc mon point de départ c'est celui-là, et pour le comprendre, j'ai dû revenir aux fondements de cette discipline, et qu'est ce qu'elle a de spécifique par rapport aux autres sciences sociales : une certaine façon de se définir qui est plus proche d'une science qui serait dite dure que d'une science sociale, avec des règles qui seraient beaucoup plus, enfin, incontestables, voire naturelles. Quand on regarde l'histoire de la pensée en économie, elle est vraiment multiple hein, mais ce qui a dominé la discipline ça a été de vouloir la construire sur ces bases là, pour la distinguer des autres, lui donner potentiellement un caractère plus scientifique, en tout cas c'était le sentiment qu'avaient ces pères fondateurs parce que ce sont souvent des hommes. Et donc avec un usage des mathématiques qui donne aussi ce sentiment de formalisation forte qui renforce cet aspect, disons plus scientifique. Et cette spécificité de l'économie, elle a – pour certains, en tout cas de façon un peu j'allais dire dominante – on a eu cette pensée que l'économie pouvait mettre de côté des questions très normatives, voire très politiques, auxquelles l'économie était confrontée, et pourtant les questions de redistribution de richesse, les questions de production, sont intimement liées avec la vision que nous pouvons avoir d'une société juste. Et donc, en détachant complètement la question normative, et bien les économistes ont perdu de vue la raison de cette discipline. Donc ce qu'on fait les économistes féministes, c'est pas les seules, mais ce qu'elles ont fait c'est remettre quelque chose sur la table qui est "moi je travaille dans l'optique de produire des connaissances au service de l'égalité des sexes, au service de la lutte contre les discriminations, et vous qui croyez travailler sans aucun objectif normatif, mais vous vous trompez". Donc il y a beaucoup d'exemples dans l'histoire de la pensée, le plus emblématique est Gary Becker qui propose un modèle de répartition du travail dans la famille avec des hypothèses de base qui supposent que les femmes ont un avantage comparatif à la sphère domestique, et donc il explique que les couples spécialisés seront les couples les plus productifs et les plus efficaces. Et bien en faisant ça, il a un parti-pris essentialiste, puisqu'il part du principe que, par nature – et il le dit : la biologie fait que c'est plutôt les femmes qui vont se tourner vers cette sphère domestique, sauf qu'il ne dit pas qu'il est un économiste essentialiste, il dit "je suis un économiste". Donc en s'affirmant féministes, les économistes féministes elles ont mis sur la table cet aspect très important de la production de connaissances qui est que pour poser les bonnes questions il faut savoir de quelles connaissances avons-nous besoin, et pour savoir de quelle connaissance nous avons besoin, et bien il faut savoir le monde dans lequel nous souhaitons vivre.

Geneviève Fraisse : C'est c'est vraiment étonnant qu'on puisse se mettre comme ça face à face sur cette question là. Parce que moi je ne pourrais pas dire qu'il y a un item "philosophie féministe" qui pourrait être normé, c'est impensable. Après, il y a des individus philosophes qui vont dire "je fais de la philosophie féministe" ou "je suis une philosophe féministe", c'est déjà deux choses différentes. Pour ma part, moi, comme vous l'avez souligné, je dis "je suis une féministe qui fait de la recherche sur l'histoire de la pensée féministe ou sur la pensée féministe, avec des conséquences éventuelles féministes dans la pratique, dans l'histoire, dans la politique, peut-être". Mais pourquoi je fais cette distinction ? Parce que, d'abord comme je l'ai dit tout à l'heure, l'objet manque en philosophie, donc on part, et je dirais que en économie l'objet ne manque pas puisque on est dans la réalité de

l'organisation matérielle, tandis que en philosophie l'objet manque. Donc il faut créer l'objet, ça ce qui a été mon vraiment un de mes points de départ, enfin une de mes difficultés de départ, ce que j'ai même appelé un traumatisme, parce que il n'y a pas d'objet, donc il va falloir créer l'objet et en même temps avoir une exigence épistémologique, c'est à dire quelles sont les conditions de la connaissance. Et c'est là où moi j'ai un parcours, alors là, qui n'englobe pas toute la discipline à laquelle j'appartiens, qui est : quels sont les bons concepts ? C'est-à-dire, quels sont les concepts qui vont me permettre de penser, c'est-à-dire que moi je vais essayer d'introduire la philosophie dans le féminisme. Alors la plupart des philosophes ont plutôt introduit le féminisme dans la philosophie. Je pense notamment à Françoise Colin, par exemple, éditrice des *Cahiers du GRIF* et qui a fait beaucoup, et à d'autres. Donc ... Tandis que moi je me suis située, sans doute avec un héritage d'un professeur que j'ai eu la chance d'avoir, qui est Georges Canguilhem, donc on était sur la question épistémologique tout court, d'histoire des sciences et cetera. Donc comment moi, alors qu'on me disait "mais le féminisme c'est de l'hystérie" moi j'allais dire "non, le féminisme ça pense !". Donc ce que j'écris aujourd'hui en titre de livre, c'est ce que j'ai pensé il y a cinquante ans, et à partir de là c'est à moi de construire comment ça pense, et ça va penser à partir des concepts et non pas à partir de l'idéologie. D'autant qu'on avait en plus en tête une discussion très liée au marxisme et tout ça, à propos de ce qu'on a appelé après la seconde guerre mondiale la science prolétarienne : y a-t-il une science prolétarienne ? Donc, y aurait-il une philosophie féministe ? Moi j'ai dit non, il n'y a pas de ... Donc, de ce point de vue là j'ai un parcours qui n'est pas qui n'est pas généralisable à toutes les personnes qui font de la philosophie et qui sont féministes. Mais moi c'était vraiment pour créer les conditions 1, de l'objet, donc c'est même pas de la méthode, et 2, à quelles conditions je vais pouvoir penser avec des concepts de la philosophie. Après, je vois que d'autres jeunes philosophes se disent "je suis féministe" ou "je fais de la philosophie féministe", mais là ça voudrait dire qu'on veut faire rentrer le féminisme dans la philosophie, moi je cherche pas à faire rentrer le féminisme dans la philosophie, je trouve que c'est bien plus subversif, de mon point de vue, d'essayer de mettre de la philosophie dans le féminisme.

Hélène Périvier : Alors, je pense que là on touche vraiment à la différence de discipline. Mais comme vous le disiez : la philosophie est-elle une science ? En tout cas, elle n'est pas du tout sur le même positionnement que les sciences sociales, et donc si on regarde ce que produit comme connaissances une discipline comme l'économie, la question de "qu'est-ce que je pose ? À quoi je m'intéresse ?" compte énormément, et évidemment on peut aussi dire "les méthodes que j'utilise pour répondre à cette question peuvent éventuellement être importantes", et ensuite comment j'interprète mes résultats. Et l'apport, donc pour le coup c'est vraiment ce que le féminisme fait à l'économie, mais il y a aussi évidemment en retour ce que l'économie apporte au féminisme. Mais c'est très différent de ce que vous venez de dire, parce que ce que fait le féminisme à l'économie, c'est vraiment déplacer les questions. Donc pendant très longtemps les économistes qui étaient majoritairement des hommes ne se sont pas souciés, par exemple, du travail domestique, alors que c'est absolument central dans l'organisation du monde et dans l'organisation de la production, donc de façon très concrète. Donc tous, que ce soit Marx qui disait que la question de l'éducation des enfants n'était pas dans ce domaine de la production, donc il a fallu attendre, et c'est vrai essentiellement les féministes post-marxistes et marxistes, qui sont venus mettre ce sujet-là dans les années 1970 comme un enjeu majeur de l'économie, et donc reposer des questions à l'aune de ce point de vue là, c'est à dire "il faut pas seulement regarder ce qui se

passe sur le marché, mais il faut regarder ce qu'il se passe dans la société en général". Et quand on regarde par exemple la production de Léon Walras à la fin du XIXe siècle début XXe, qui propose cet équilibre général des marchés qui est une construction mathématique fabuleuse qui montre qu'un système de prix permet l'équilibre de tous les marchés, il occulte complètement ce qui se passe dans la sphère non marchande. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas dans son centre d'intérêt. Et donc là ce que va faire l'apport féministe, ça va être de dire : "il faut déplacer la focale, il faut re-poser les questions, qui sont celles du travail domestique : qui le produit ? Pourquoi ? Comment ? A quel prix ? A quel coût ? Et cetera." Donc ça, c'est un premier effet très important de l'apport du féminisme à la discipline : donc quelle question je pose. Ensuite, évidemment, la question, encore une fois, des outils qui permettent d'y répondre, ça peut-être théorique ou empirique. Certains vont dire que le modèle néoclassique ne permet pas de répondre à ces questions parce qu'il n'a pas été construit pour le faire, d'autres pourront dire "bien sûr que si, on peut tout à fait le réutiliser à ce propos". Et puis ensuite, il y a la question de "qu'est-ce que je fais de mes résultats ?", c'est-à-dire que l'économie mobilise beaucoup de méthodes quantitatives, mais les chiffres ils ne parlent pas tous seuls, à un moment il faut quand même leur donner du sens, et la façon dont on leur donne du sens est extrêmement importante. Typiquement, quand je mesure une inégalité : est-ce une discrimination ? N'est-ce pas une discrimination ? Vous voyez bien que derrière il y a une certaine idée, soit l'égalité des chances, soit de l'injustice qui est faite à une catégorie d'individus, donc tout ça est motif à interprétation, donc pour moi, en tout cas, le lien entre le féminisme et l'économie d'un point de vue scientifique, ça n'est certainement pas de biaiser des résultats, donc en rien ça n'altère la dimension scientifique de l'économie, mais par contre ça peut modifier la question que je pose. Ce qui garde pour moi, qui est très important d'un point de vue de la démarche scientifique, c'est que je ne préjuge pas le résultat que je vais obtenir, je ne sais pas si je vais montrer que les inégalités salariales augmentent, baissent, diminuent, mais je pose la question des inégalités salariales, et ça c'est déjà un point de vue très important. Pourquoi je la pose ? Parce que, très probablement, j'ai le sentiment que si je trouve des inégalités je vais trouver ça profondément injuste, donc je ne la pose pas juste comme ça, je la pose pour une raison quand même très située dans l'idée que je me fais du monde dans lequel je vis. Ensuite, je vais dérouler mon travail scientifique et ensuite j'aurai un résultat que je vais interpréter. Donc là on voit vraiment l'apport du féminisme, pour moi, du côté de l'économie. Et puis on y reviendra peut-être, pour moi l'économie apporte énormément à la pensée féministe parce que elle produit des connaissances, des travaux, des quantifications des inégalités qui permettent de débattre, d'avancer, et de proposer des solutions pour lutter contre les inégalités et les discriminations en tout genre.

Geneviève Fraisse : Je pense que là on se rencontre en fait. Parce que la philo elle va faire pareil, mais je n'ai pas besoin du mot féminisme pour ça. C'est pour ça que je dis "je suis une féministe qui fait de la recherche", parce que si je pose la question de la démocratie, si je pose la question du gouvernement, si je pose la question du consentement, si je pose la question du service, du point de vue qui est le mien, je vais faire la même chose que ce que vous faites en économie, c'est-à-dire soulever un pan, un impensé, un non-vu, une mise de côté, enfin, et cetera, et cetera. Mais ça sera par les concepts, ça va être par les mots de la philosophie, et pas par le féminisme lui-même. Ou alors moi je vais utiliser ce que j'appelle un opérateur, c'est le mot égalité. Alors c'est là où je pense qu'on se retrouve complètement. C'est-à-dire que moi, l'égalité c'est pas seulement un principe démocratique, c'est un opérateur. L'exemple que je prends habituellement, c'est une fois où j'écoutais une émission

sur l'histoire de la famille, sur deux siècles, j'étais quand même sidérée que les participants de cette émission n'introduisent pas la question de l'émancipation des femmes à l'intérieur de l'histoire de la famille. C'était extraordinaire ! C'est-à-dire qu'ils ne voyaient pas que depuis deux siècles c'était toute l'émancipation – alors c'est l'émancipation aussi bien économique, politique, que, ... enfin tous tous les domaines sociaux possible – et donc, l'opérateur égalité va permettre de dynamiser ce discours convenu sur l'histoire de la famille universelle, on ne voit même pas ... alors on peut voir la différence hommes-femmes ou femmes-hommes, mais on ne voit pas l'émancipation et ce que ça a produit dans l'histoire de la famille. Et j'étais dans un état de sidération complet. C'était il y a cinq ou dix ans que j'ai entendu ça, en me disant "mais il suffit moi que j'injecte la question de l'émancipation des femmes pour bouleverser complètement l'histoire de la famille". Donc c'est en termes d'opérateurs, et ce n'est pas le mot féminisme qui va me permettre de faire ça, c'est le mot égalité ou le mot émancipation.

Hélène Périvier : Alors moi je, d'ailleurs je dis souvent que je suis une économiste fraissienne, donc je pense que de ce point de vue là nous nous rejoignons, parce que cette idée de l'opérateur égalité moi elle me parle beaucoup. Elle me parle énormément dans le travail que je fais et en tout cas la façon dont moi je comprends l'économie féministe, c'est de mobiliser cet opérateur égalité au cœur de nos recherches. Et donc cette espèce de "parapluie" qui est le le mot féminisme, qui vient englober tout un ensemble de recherches...

Geneviève Fraisse : Mais c'est ça, ce problème, c'est le mot, là, arrêtons sur le mot et continuons. Effectivement, on a fait des choix qui sont des choix, soit méthodologiques, soit tactiques, soit stratégiques, par rapport à ce que sont des sciences, alors épistémologie ou épistémologie politique, et cetera, mais si on écarte le mot féminisme, qu'on utilise à bon escient dans la démarche qu'on a, et puis voilà.

Hélène Périvier : Alors je voudrais juste peut-être sur ce point, rebondir sur la question de Violette tout à l'heure, qui était "quelle est la différence entre un économiste ou une économiste féministe et un une économiste du genre ?", c'est là où je pense que le mot féministe a une importance. Pour moi, sur le fond, je n'en vois pas, en fait. Dans ma pratique professionnelle moi je ne vois pas de différence, puisque si l'on considère le concept de genre avec sa dimension subversive, qui est celle d'une inégalité, d'une hiérarchie ancrée socialement entre les sexes, bien sûr que c'est tout à fait conforme à l'idée que ... en tout cas aux pensées féministes au pluriel, puisque évidemment il y a énormément de controverses et de façons de penser les féminismes, mais pour moi il n'y a pas de différence. Mais quand je regarde la façon dont mes collègues se présentent, aujourd'hui en économie mettre que dans ses thématiques on a le genre c'est parfaitement accepté et acceptable, par contre "féministe" est beaucoup plus subversif. Et quand on regarde l'association internationale d'économie féministe, il y a d'abord essentiellement des femmes, vraiment très très peu d'hommes, et on voit qu'il y a un engagement, d'abord très pluridisciplinaire, très ouvert, aussi très dans une réflexion rapports Nord-Sud, donc beaucoup plus large que ce qu'on peut dire quand on fait l'économie du genre. Donc, je ne dis pas que mes collègues qui se revendiquent de faire de l'économie du genre n'ont pas forcément conscience de la thématique qu'ils cherchent à embrasser. Mais en tout cas je pense que ce qui se cache derrière le mot genre, pour beaucoup de gens dans ma profession, c'est regarder les inégalités femmes hommes, ce qui est une, c'est une partie du travail, mais en enlevant une dimension potentiellement subversive, parce que très

probablement ces personnes pensent que en l'affirmant ils altèrent la dimension scientifique de leur travaux. Moi vraiment l'objet de ce livre c'était vraiment de dire "et bien non, je pense qu'on peut faire les deux, voilà c'était un peu cette démarche".

Geneviève Fraisse : Je comprends très bien, mais ce que je rajouterais sur le mot genre c'est que j'appelle ça un écran : c'est à dire, on écrit sur un écran, et l'écran cache ce qu'il y a derrière. Et j'ai essayé de le dire à plusieurs reprises dans mes livres, et je pense que, enfin, on est très mal à l'aise avec ce mot quelle que soit ..., j'appelle ça une promesse conceptuelle. Donc moi qui n'ai pas eu l'objet dans mes études, philosophie différence des sexes, *Geschlecht Differenz* comme on dit en allemand, j'aime bien le mot *Geschlecht* moi, mais c'est vrai que ce mot là est un mot extrêmement ... En plus on passe du singulier au pluriel, alors si c'est "les genres" on retombe sur femme-homme, alors est ce que vraiment il fallait prendre "genre" pour dire femme-homme à nouveau. Bref, c'est un mot qui est extrêmement casse-gueule. Donc je comprends que féminisme donne la clarté, quand le mot genre ne donne pas la clarté, c'est ça qu'on pourrait dire. Mais moi je n'en ai pas besoin, puisque en fait ce que je cherche à chaque fois quel est le terme, à nouveau, quel est le bon mot, très ancien, je sais pas effectivement que j'emploie de... et qu'est ce que je vais en faire. Par exemple quand j'avais pris le mot service, qui est celui de mon premier livre, au fond c'était pour dire tous les emplois qu'on va appeler care maintenant, ou emploi domestique, et cetera, c'est entre de la domesticité au *care*, mais si moi je prends le mot le mot service à ce moment-là j'ai un mot qui permet de fédérer conceptuellement toutes les questions qui sont posées. A savoir le bien et le mal de ce qu'il y a aussi bien dans le *care* que dans l'emploi de maison. Et voilà, donc j'ai une démarche de ce point de vue là à la recherche du bon mot, et c'est ça qui me plaît le plus je crois dans mon travail, c'est quand je me dis "Ah c'est ce mot là !", et là j'ai un moment de bonheur.

Hélène Périvier : Alors moi je ne travaille pas autant sur les mots que vous; mais c'est exactement la même démarche dans cette idée de genre comme écran, moi je la comprends très bien quand j'ai eu cette réflexion sur "pourquoi économie féministe ? Pourquoi économie du genre ?", je pense oui qu'il y a une dimension écran, quand on ne comprend pas la dimension, enfin, ce que recouvre ce terme de genre. Donc il est à la fois porteur, c'est vrai, c'était une promesse conceptuelle

Geneviève Fraisse : Et il l'est encore !

Hélène Périvier : Et il l'est encore, mais à la fois il est objet de flou parce qu'il est re-mobilisé dans une optique plus consensuelle, moins subversive, et du coup finalement pour revenir sur des choses qu'on avait avant. Mais bon, moi je, enfin en tout cas sur ce livre j'ai vraiment essayé de mettre l'accent sur la question féministe pour dire, voilà, au moins là on dit clairement les choses, donc je suis assez d'accord avec cette idée de transparence et de clarté dans l'approche, mais par rapport à ce que je fais, moi non plus je n'utilise pas féministe dans mes travaux, dans la plupart du temps. Alors c'est moins des mots, c'est plus des chiffres, c'est des outils différents, je n'ai pas besoin d'utiliser féministe. Par exemple, quand avec Grégory Verdugo on a fait une évaluation de la réforme du congé parental de 2015 où on montre que cette réforme visait à ce que les pères y recourent davantage, on montre qu'elle n'atteint pas cet objectif, on va mobiliser des méthodes statistiques un peu sophistiquées pour essayer de bien montrer l'effet causal de la réforme, bien sûr que dans le texte on n'a pas besoin de dire la, j'allais dire, la "*big picture*" de dans quoi se situe ce

travail, c'est un travail un peu d'analyse, d'observation, d'évaluation, et donc là je n'ai pas ce besoin là, on va travailler différemment. Mais par contre, pour moi, ça s'insère dans un corpus de connaissances qui s'intègre dans cette vision féministe, et donc cette vision que j'ai de l'économie féministe.

Geneviève Fraisse : Alors qu'est-ce qu'il y a dans le mot féminisme ? C'est quand même quelque chose à la fois politique et subversif. Et, petit retour en arrière, aujourd'hui le féminisme est à la mode : c'est hallucinant que des êtres – ça m'est arrivé deux fois ces derniers mois – que j'ai connus plutôt anti-féministes crient, quasiment, dans les médias, que ce sont des grands féministes, et c'est absolument sidérant parce qu'on a pu être confrontée à eux dans le travail, et avoir eu des difficultés. Tout ça pour dire : j'ai quand même mis le mot féministe dans mon projet du CNRS en 1983 et dans mon séminaire que je faisais au Collège de philosophie en 1984. J'en suis la première étonnée après coup d'avoir mis ce mot là deux fois au début des années 1980. Alors, il fallait ne pas avoir peur du mépris, la condescendance, marginales on l'était de toutes façons et moi ça ne m'a jamais gênée, c'est comme ça c'est parce que j'ai participé à des collectifs comme celui de mes amis philosophes avec *Révoltes logiques*, celui de mes amis historiennes avec toute l'aventure de *L'Histoire des femmes* qui commence fin 1970 et qui dure presque une vingtaine d'années, donc de ce point de vue là j'étais dans des collectifs. Mais toujours absolument marginale puisque j'étais la seule sur le le mot féminisme, l'histoire du féminisme, ou l'histoire de la pensée féministe. Et donc, dans ce milieu global il y avait quand même du mépris, de la condescendance, ça je l'ai vu tout le temps, ça n'existe plus aujourd'hui, depuis *MeToo*. Mais il faut savoir que il fallait la passion de l'objet, et puis quelques moyens qu'on se donnait techniques qui marchaient, soient institutionnels, soit éditoriaux, et cetera, pour le faire, parce que on était mal vues. Alors, je reviens à la discussion : du coup, quand moi j'essaie mes concepts, j'essaie de trouver comme ça des concepts qui vont synthétiser un problème, j'ai l'intention – et c'est là où on passe au politique aussi, ou au subversif – j'ai l'intention d'embarquer mes collègues, ou mes amis, ou mes contemporains, dans une démonstration, et cette démonstration va les emmener au-delà de là où ils pensaient pouvoir aller. Donc je vais les embarquer dans mon féminisme, mais par la matière qui ne sera pas – mais c'est là où nos matières ne sont pas les mêmes, où nos objets ne sont pas les mêmes – une matière qui ne sera pas absolument visible comme étant d'entrée de jeu la question posée. Mais je leur dis "regardez comme c'est intéressant" et puis ils peuvent trouver ça intéressant. Donc voilà, et c'est pour ça que je dis "je suis une féministe qui fait de la recherche". Moi il faut, moi j'ai en tête ces dernières années justement ... de ce chercheur que je rencontre au milieu des années 1980 dans Paris, comme ça on se croise, elle il me dit, on s'était pas vu depuis quelques temps, il me dit "mais qu'est-ce que tu fais ?", et bien je dis "je continue, je suis en train d'écrire *Muse de la raison*", "ah et bien s'il en reste une, ça sera toi". Donc on est dans un état d'isolement réel, ça ne veut pas dire qu'on est, enfin maltraitées ça c'est pas tellement le truc, c'est surtout que ça n'est pas un objet sérieux. Alors, d'accord elle est sympa, elle travaille bien, mais bon, on en a rien à foutre. Mais si on les embarque sur des concepts qu'ils connaissent ou des mots qui pourraient devenir des concepts, là on peut aller loin pour soi-même et aussi en embarquant les autres.

Hélène Périvier : Juste un petit commentaire sur la question générationnelle, en tout cas ce que je comprends ma discipline, c'est que, comme j'ai pu le dire tout à l'heure, donc la question de l'économie du genre n'est pas du tout subversive, et on n'est pas marginalisées,

bien au contraire, je pense que c'est aujourd'hui peut-être même plus facile de publier quand on a une approche genre, donc je pense que cette question là elle n'est plus du tout discutée. Par contre, comme je disais, mettre le mot féministe est beaucoup plus problématique. Mais j'ai constaté, alors évidemment c'est à ma petite échelle et donc ça ne sera pas nécessairement statistiquement significatif, mais, à la sortie de mon livre j'ai reçu énormément de mails et de demandes d'entretien de jeunes femmes économistes qui ont vu quelque chose dans mon livre. J'ai eu cette impression, et c'est peut-être un peu audacieux de ma part, mais d'avoir ouvert une possibilité de parole en utilisant le mot féministe qui m'a identifié auprès de ces jeunes chercheuses comme ayant un positionnement différent, à qui on pouvait venir parler très clairement de son objet de recherche et comment on voulait le mener, sur des questions extrêmement subversives autour du féminisme. Alors je ne dis pas que c'est le seul espace, parce qu'il y a d'autres jeunes femmes et et qui et aussi de jeunes hommes qui travaillent sur ces questions là indépendamment de ça, mais en tout cas moi j'ai eu le sentiment que ce livre avait ouvert une voie possible, ou en tout cas que j'étais identifiée comme une interlocutrice bienveillante de personnes qui voulaient travailler en mettant en avant cette question féministe, et aussi – je pense que c'est important – de personnes qui avaient le sentiment, c'est plutôt des jeunes femmes, le sentiment que c'était plus difficile pour elles de faire de la recherche et de commencer une carrière dans cette discipline très masculine qui est l'économie, et que donc en venant vers moi elles avaient peut-être une écoute, enfin elles auront et elles ont et elles auront toujours une écoute bienveillante pour les accompagner. Donc voilà, j'ai été assez surprise, en fait, de cette réception.

Geneviève Fraisse : Alors je pense qu'on peut introduire un mot pour ajouter au mot féminisme, qui est le mot émancipation : c'est à dire, quand j'entends ça, ce que vous dites à l'instant, j'entends des femmes qui se disent "Ah bon, grâce au mot féminisme, je vais être du côté de l'analyse de l'émancipation, et non pas de l'analyse de la domination". Ça c'est une de mes obsessions, puisque on avait choisi, donc, à quelques-uns dans les années 1970, de s'opposer un peu à ce que faisait la sociologie qui était sans cesse dans l'analyse de la domination, de la discrimination, de l'oppression, et cetera, comme si l'émancipation allait être, disons, le le résultat de l'analyse de la domination, et nous on a pris – je dis là vraiment nous, alors, hommes et femmes – le point de vue inverse, qui était de dire "on part de l'émancipation où il y a des contradictions, il ne faut pas croire que l'émancipation c'est que simple". Et moi j'ai beaucoup travaillé, je crois, sur les contradictions de l'émancipation, c'est un peu ça mon mon sujet aussi. Mais ce que j'entends, c'est que grâce aussi à *Mee Too* et donc à ce mot féminisme employé comme vous l'employez, c'est de dire qu'on est dans une position positive, et non pas de description négative. Et je pense que c'est ça aussi qu'il faut ajouter, et moi, du coup c'est aussi pour ça que je n'ai pas besoin du mot féminisme parce que j'ai le mot émancipation qui qui dit tout. C'est à dire si je me situe du point de vue de l'émancipation, je vais avoir des lectures totalement différentes et notamment - mais en philosophie et dans d'autres domaines - moi tout de suite je me suis opposée au fait que, même si c'était important de l'avoir fait, de critiquer les philosophes comme ayant tenu des discours sexistes depuis vingt-cinq siècles, et cetera, et d'en faire de la déconstruction, de faire de la dénonciation, je trouvais que ça ne me menait nulle part. Je trouvais ça bien de le faire, et il m'arrive d'être folle furieuse quand je lis un truc insupportable, mais en même temps ça ne me donne rien, ça ne me permet pas d'avancer. Donc, du coup, faire du, ce que j'appelle du dérèglement d'intérieur, quoi, j'avais dit ça surtout pour les femmes artistes, ou une amie m'a dit "tu fais du dé-rangement, tu déranges", c'est-à-dire je change le

rangement. Et ça me paraît ce qui nécessairement ouvre si je change le rangement, si je range à nouveau, c'est que on est dans le positif. Donc voilà, c'est aussi, peut-être que les disciplines et la génération, les deux choses font que le mot féminisme ne peut pas être employé au même endroit, bien qu'il soit employé par nous deux dans une démarche qui est commune, en même temps, et collective.

Hélène Périvier : Tout à fait, moi je me reconnais complètement dans cette analyse. Juste sur la question de ne pas s'intéresser, ça m'interpelle vraiment cette question de ne pas s'intéresser aux propos, aux philosophes sexistes ou aux propos sexistes dans l'histoire de la pensée, quelle que soit, que ce soit la philosophie ou l'économie, ou autre. Moi j'ai quand même eu le besoin, justement pour montrer, et ça je pense que ... enfin, j'ai eu le besoin .. les économistes féministes bien avant moi ont eu besoin de montrer quand même, de pointer ce sexisme pour montrer la non-neutralité de la discipline. Ça a été quand même très important en économie de mettre en avant tous ces travaux, toute la façon de montrer une forme de fausse neutralité par rapport au monde, une lecture scientifique neutre qui serait complètement à côté de toute l'organisation du monde et en particulier d'une organisation patriarcale qui était celle du XIXe, qui est quand même le siècle de la construction de la discipline économique, même si l'économie existe un peu avant, mais enfin on va dire que dans sa conception actuelle elle se construit au XIXe. Et bien c'est quand même très important de jeter la lumière sur ces travaux, non pas pour dire "Regardez comme ils sont bêtes, c'est idiot qu'ils disent", mais plutôt pour dire "Regardez comment notre science est construite, elle s'est construite sur ces bases-là". C'est pas inintéressant de dire que ça a un impact sur les cadres analytiques que l'on produit, encore une fois comme je l'ai dit tout à l'heure les questions que l'on pose, les cadres pour répondre à ces questions, et cetera. Donc ça a été quand même un point très important que les économistes féministes ont mis en avant, plus des aspects liés au libéralisme – puisqu'il y a quand même toute une partie de la pensée économique qui est branchée sur la pensée marxiste – donc il y avait quand même cette double approche qui est quand même très importante pour montrer que la pluralité en sciences sociales ... et en philosophie c'est très différent, parce que la pluralité elle est là de fait, mais en sciences sociales non. Et donc montrer que la pluralité de pensées, d'approches, est très importante à la constitution scientifique de la discipline, ça je pense que c'était un point très important que les économistes féministes des années 1970, 1980, 1990, ont fait et qui me semble tout à fait indispensable.

Geneviève Fraisse : Alors, j'ai deux associations d'idées. La première, c'est Proudhon. Il y a deux possibilités ou bien on dit "Proudhon de toutes façons, misogyne, sexiste, anti-féministe, et cetera" ou bien on dit, et c'est ce que j'ai proposé quand j'ai parlé de lui dans mes textes, c'est que ce qu'il décrit de la cellule familiale doit être complètement hétérogène à ce qui se passe dans l'atelier et dans la vie de la révolution à venir. Donc c'est par la construction de l'inégalité familiale qu'on a le support de ce qui peut se passer ailleurs. Personne ne raconte ça comme ça, on va dire "Oh là là le méchant Proudhon", ou bien on ne va rien dire. Moi ce que je fais c'est de montrer qu'il y a une construction entre les deux choses : c'est à dire la famille et la Cité, ou l'usine, ou de l'entreprise, ou ce qu'on veut, et que ça marche ensemble chez lui. C'est grâce au fait qu'il y a de l'inégalité entre les sexes qu'il va pouvoir construire la subversion. Et c'est là où justement c'est ... la philosophie ça va être de montrer comment, en fait, ce qui est caché structure ce qu'il pense. Ça c'est la première chose à quoi je pense. Voilà. Donc moi ça me donne un plus, c'est pas seulement

de la dénonciation ça me donne un plus pour comprendre comment il associe les choses. Et ma deuxième association vient d'un titre que j'avais donné à un papier sur les philosophes du XIXe - XXe comme ça, qui était *Les cahiers du GRIF*, Françoise Collin, "Provenance de la pensée", je me souviens, que j'avais intitulé "La lucidité des philosophes". Moi ce qui m'a plu, par exemple si je prends les philosophes depuis le au milieu du XVIIIe, c'est de montrer qu'ils savent. Ils savent que l'égalité arrive, ils savent que ça va venir, et alors ça peut être de Rousseau à Nietzsche, de Nietzsche aux philosophes même du XXe, c'est ça que j'aimais montrer, c'est-à-dire comment ils interprètent, enfin ... oui ça m'amuse et ça me passionne de montrer ce qu'ils ont compris. Et ça, ça me plaît plus que de dénoncer. Enfin, ça me plaît plus, je pense que c'est pas seulement le plaisir que j'ai à faire ce type d'analyse, c'est aussi que ça donne la possibilité, d'où le fait que un livre avec "économie féministe" il y ait une accroche possible, et je reviens toujours sur ce que vous disiez tout à l'heure de votre livre. Donc, et ça on peut le faire aussi en philosophie, même si là effectivement la question de la pluralité n'est pas la même, y a la pluralité partout, mais ça donne d'autres lectures possibles.

Hélène Périvier : Alors moi si je suis votre fil, je trouve ça intéressant, parce que quand on regarde les économistes hommes du XIXe siècle j'ai un peu le sentiment que c'est le même processus. C'est-à-dire que d'abord ils comprennent, parce qu'il se passe quelque chose au XIXe siècle qui est non pas que le travail des femmes pose problème, parce que les paysannes ont toujours travaillé ça n'a jamais posé problème, ce qui pose problème c'est que les femmes travaillent en usine, pourquoi, parce qu'il y a un problème de coordination, parce que la question de la reproduction donc c'est évidemment anachronique parce c'est un terme qui viendra bien après, mais qui va s'occuper des enfants pendant que les femmes sont à l'usine ? Ça, ça pose problème. Et d'ailleurs les économistes qui vont se positionner sur la législation contre le travail des femmes, et des mères en fait en particulier, c'est contre le travail des femmes en usine, c'est pas contre le travail de la paysanne dans les champs. Donc il y a une vraie question économique. Donc dire, et je l'entends souvent et ce n'est pas vrai, dire que les économistes ne se sont jamais intéressés au travail des femmes, c'est faux, ça c'est faux, c'est la façon dont ils en parlent qui est intéressante. Parce que ça, ça montre qu'ils voient bien qu'il y a un souci, et ils essaient de trouver des solutions. D'ailleurs dès Adam Smith, puisque Adam Smith se rend bien compte que il se passe des choses dans la famille qui sont produites, qui ont de la valeur, il ne le dit pas comme ça mais qui fait que – et c'est vrai chez Jean-Baptiste Say aussi – fait que un homme célibataire peut offrir son travail pour moins cher qu'un homme qui a charge de famille. Oui, parce qu'ils disent l'homme qui a charge de famille il faut bien qu'il nourrisse ses enfants, et comme sa femme elle va travailler, parce que quand même tout le monde travaille à cette époque là en tout cas quand on est dans la classe laborieuse, et bien il y a un problème, il peut pas, lui, c'est pas soutenable. Il y a un problème de soutenabilité du système économique qu'ils voient très clairement depuis le début. Et donc là où je vous rejoins c'est que ça ils le voient, et ils cherchent des solutions, ils cherchent à rendre compatible un certain modèle économique avec ce problème qui est posé par l'industrialisation en fait du dix-neuvième siècle. Ce qui est intéressant, c'est de voir qu'à la fin du XIXe, la formalisation théorique de ce cadre, qui est le modèle néoclassique, prend forme sur les bases qui sont celles d'un individu rationnel, égoïste, qui prend ses décisions en parfaite connaissance de cause, qui serait plutôt un homme, et ça Alfred Marshall le dit très bien dans son *Traité d'économie politique*. Et comme après Marshall se dit "mais enfin si tout le monde est égoïste, qui s'occupe des enfants gratuitement et qui fait tout ce travail gratuitement dans la famille ? Et bien, c'est les

femmes", ah mais lui il dit "Ah non, mais parce que elles elles n'ont pas la rationalité des hommes, elles elles sont altruistes, donc elles trouvent leur satisfaction dans la résolution de ces tâches", dont il dit qu'elles sont absolument essentielles au fonctionnement de l'économie. Donc il n'est pas du tout en train de dire que ce sont des choses dont on ne s'intéresse pas, il dit même que l'éducation des enfants c'est le point central du système capitaliste – enfin il ne dit pas mot capitalisme – du système économique dans lequel il vit, et de la soutenabilité de l'économie de marché. Donc on n'est pas du tout dans une mise de côté, mais c'est la façon dont ils en parlent qui est vraiment fascinante et les débats qu'ils ont entre eux, on ne va pas trop rentrer dans les détails...

Geneviève Fraisse : Et l'effacement ! Et l'effacement ! Parce que, très bien je suis d'accord, sauf que si je reprends l'exemple de Proudhon, moi ce que je vois c'est comment aujourd'hui on n'arrive pas à faire le lien que lui faisait entre les deux espaces : l'espace inégal qui permet la lutte pour l'émancipation, pour ... Donc, l'auto effacement régulier. C'est pour ça que moi j'insiste sur "Ils ont bien vu", parce que ça donne une toute autre image. Par exemple sur Rousseau on a ceux qui disent "Ah le méchant Rousseau" ou ceux qui disent "Non, Rousseau il est formidable", moi je ne fais ni l'un ni l'autre, je vois là où ça se passe. "Ah, toutes les notes en bas de page de La Lettre à d'Alembert sont pour mettre en cause le fait qu'une femme puisse être créatrice, génie, montrer sur la scène, enfin et cetera. Donc la question est non pas de porter des jugements. Le problème c'est qu'on est quand même liées, et peut-être dans nos deux disciplines, à la question des jugements, finalement. Et c'est pour ça qu'il faut faire ce type de recherche qu'on mène là est une exigence épistémologique très grande. En tout cas moi c'est ce que je défends, et c'est vrai que ça m'est venu de la chance que j'ai eue de de suivre les derniers cours de Georges Canguilhem à la Sorbonne, ce qui était quand même aussi une réclamation d'épistémologie politique, enfin scientifique et politique, qui tombait au bon moment. Parce que sinon les effacements on va les avoir, systématiquement. Et notamment avec les exemples que vous prenez, ce sont des économistes du XIXe, comme comme des philosophes, et c'est pour ça que redonner la chair de tout ça, voilà c'est ça qui me, qui nous intéresse.

Hélène Périvier : Moi je voudrais revenir sur l'effacement, parce que ça me parle vraiment. Parce qu'en fait, ce qui se passe après cet épisode XIXe - début XXe et cette construction du modèle néoclassique avec une forme de rationalité, c'est la neutralité, donc l'effacement de l'autre partie. Donc c'est exactement ce qui se passe dans la première moitié du XXe : on met en place un modèle, théorique, dans lequel il n'y a plus de sexes en fait. Et on oublie toute la partie qui avait été quand même mise en avant au XIXe et, c'est où c'est encore plus intéressant en économie, c'est : certaines femmes ont travaillé au début du XIXe sur ces questions, notamment le travail domestique, Margaret Reid aux États-Unis dans les années 1930, et d'autres, mais elles ont été très vite effacées. Donc là je pense que la question des femmes dans les sciences est très importante, parce que leurs travaux n'ont pas été considérés à la hauteur de l'enjeu qu'ils re-soulevaient. Et c'est Gary Becker, encore lui, dans les années 1960, qui en parlant de sujets divers et variés – discrimination, crime, mariage, famille – qui fait ce qu'on appelle l'impérialisme en économie, c'est-à-dire qu'il utilise son modèle néoclassique sur tous les modes d'action humaine, c'est en pensant que sa grille de lecture – qui peut avoir une pertinence, moi je suis pas de celles qui disent que le modèle néoclassique n'a pas d'intérêt, mais l'appliquer à tout et n'importe quoi conduit à des aberrations. Il faut lire Becker parce qu'il y a vraiment des passages qui sont vraiment presque drôles dans la façon dont ils justifient les avortements sélectifs sur la base du sexe,

voilà, avec une vision très néolibérale dans le sens où "mais le marché va tout résoudre, pourquoi vous vous posez des problèmes ?". Parce que quand j'applique ma grille – voilà la lecture de de Becker : – si j'applique ma grille il n'y a pas de problème, parce que le marché rééquilibrera tout ça. Mais c'est quand même parce qu'il reparle de la famille, avec sa manière à lui qui pour moi est très essentialiste, j'en ai parlé tout à l'heure, que on se remet à se dire "Et bien oui c'est quand même très important ce qui se passe dans la famille, et la question femmes-hommes, et le statut socioéconomique des femmes et des hommes n'est pas le même". Et donc là ça va réouvrir, donc on peut au moins, au moins je donne ce crédit à Becker que d'avoir ré-ouvert cette voie – en tout cas d'avoir permis qu'elle soit audible, parce que je pense que des femmes travaillaient dessus mais ça n'était pas audible – et d'en avoir fait un vrai sujet de recherche en économie, à savoir : comment le travail, les décisions de travail, se prennent dans les couples, et comment le partage - ou pas - des tâches domestiques se prennent entre travail marchand et non-marchand. Donc moi je vois, aujourd'hui je dirais qu'on est dans l'ère où on en parle à nouveau, et c'est visible à nouveau avec une pluralité, ce qui n'était pas le cas au XIXe, une pluralité d'analyses.

Geneviève Fraisse : C'est pour ça que je parle de chair, et la chair face à l'universel, cette tentative d'universel qui était aussi du neutre et de l'universel, donc l'universalisation c'est c'est quand même ... Il faut toujours rappeler ce simple exemple que moi jusqu'à il y a quelques années on disait suffrage universel pour 1848. On a fait un débat à CESE il y a vingt ans là-dessus. Alors là c'est moi, c'est ma génération, c'est évidemment incroyable que c'est seulement depuis quelques années qu'on arrive à dire suffrage universel masculin. C'est quand même assez étonnant. Là je ne le vois pas d'un point de vue politique, je le vois d'un point de vue méthodologique. Et épistémologique, c'est-à-dire comment ça se fait qu'on ait pu à ce point mentir ? Mentir sur le réel. C'est le XXe siècle sans doute.

Mentir sur le réel. C'est le XXe siècle sans doute.

Et d'ailleurs puisque vous le disiez qu'aujourd'hui ça reprend un petit peu vie, de manière diverse, pour revenir à ce que je disais au tout début, je pense que les disciplines reprennent le chemin de traverser les frontières de l'une à l'autre. Je trouve que ça c'est en train de s'arranger à nouveau un petit peu, après ces années 1990 - 2000 qui m'ont paru extrêmement dans les études de genre avec une grande nécessité de s'en tenir aux disciplines. Moi je m'en suis rendue compte, puisque ayant longtemps travaillé avec les historiennes tout d'un coup je n'étais plus historienne, puisque j'étais philosophe. Enfin, le travail était moins important que l'appellation et ça je pense que c'était, pour la sociologie pareil aussi, et que je pense que ça c'est en train de re-changer de par les problématiques qui sont soulevées et qui obligent à traverser les frontières entre les disciplines. Ce qui me plaît !

Hélène Périvier : Alors moi je n'ai pas du tout pas du tout la même lecture de ça quant à la façon de traverser les disciplines. Je pense alors ça c'est vraiment, parce que c'est vrai que du côté de l'économie il n'y a pas du tout une injonction aux chercheurs, bien au contraire, à être pluridisciplinaires, très peu. Les disciplines avec lesquelles des économistes travaillent ça peut être la psychologie pour les aspects économie comportementale, les juristes pour les aspects économie du droit, mais sinon l'économie n'est pas une discipline, je veux dire dans la façon dont on valorise les carrières, la production, ...

Geneviève Fraise : Non mais je ne parle pas d'injonctions, je parle du fait que je vois des jeunes chercheurs plus ouverts à la possibilité d'aller piocher dans la discipline d'à côté, moi ça me réjouit.

Hélène Périvier : Mais pour moi, dans les études de genre c'était vraiment l'objet de recherche pluridisciplinaire, vraiment de façon marquée. Et ce qui d'ailleurs fait que pendant un moment c'est pas ça qui est valorisé en économie, c'est pas comme ça qu'on est censé travailler. Après moi sur la pluridisciplinarité je suis plus prudente parce que ...

Geneviève Fraise : Mais je n'appelle pas ça pluridisciplinarité, ça n'est pas un mot que j'emploie

Hélène Périvier : Oui, ou trans..

Geneviève Fraise : Oui trans, c'est pas la même chose que pluri.

Hélène Périvier : Mais d'abord c'est très compliqué à mettre en œuvre en fait, parce que c'est très compliqué de s'approprier des concepts et des méthodes qui ne sont pas celles dont on maîtrise l'utilisation, je trouve ça vraiment pas simple. Mais parfois ça marche et c'est très ... producteur, en tout cas on arrive à faire des choses très intéressantes. En tout cas, travailler entre chercheurs d'horizons disciplinaires différents c'est très riche, mais c'est extrêmement exigeant, beaucoup plus que de travailler avec quelqu'un de sa discipline.

Geneviève Fraise : Oui mais alors ça c'est un professeur qui parle, responsable, c'est une question générationnelle. Moi je ne suis plus qu'une colporteuse. Don je peux revenir à mes amours passés qui avaient disparu puisque, pour devenir scientifiques les études de genre se sont contraintes

Hélène Périvier : Oui tout à fait, parce qu'il y a eu cette obligation

Geneviève Fraise : Oui, et c'est ça dont ma génération, parce que je pense que je ne suis pas la seule, je vois d'autres personnes autour de moi. Ma génération en a souffert, parce qu'on avait pensé et produit autrement et c'était pour ça que j'ai dit trans- et pas pluri-disciplinaire, c'est-à-dire que moi ça ne me gênait pas, philosophe, de travailler avec les historiennes pendant 17 ou 20 ans, de la même façon, ou soutenir les sociologues, je me souviens de Margaret Maruani lançant son centre et sa revue, on était très proches. Tout ça allait ensemble. Et puis j'ai vu que c'était plus possible. Alors, pour de bonnes raisons qui étaient de se faire reconnaître comme scientifiques, et pour de moins bonnes puisque ça a créé des hiérarchies. Et moi je suis un petit peu rétive, donc voilà. Mais effectivement au point où j'en suis dans ma vie je peux me permettre, enfin j'ai pas de responsabilité, voilà, pour le dire plus simplement.

Hélène Périvier : Non mais je pense qu'on est d'accord en fait. C'est vrai que c'est venu des disciplines. En tout cas, il y a des injonctions contradictoires dans la sphère académique : c'est à dire que à la fois les institutions veulent vous encourager à être pluridisciplinaire, mais en même temps votre discipline vous sanctionnera – c'est pas vrai que pour l'économie, c'est vrai pour les autres – si vous n'êtes pas suffisamment dans les canons de votre discipline, si vous ne publiez pas suffisamment dans les revues qui sont celles de votre

discipline. Et donc pour les individus c'est très difficile de trouver un chemin entre un intérêt intellectuel, une appétence pour la collaboration, et en même temps le désir légitime de vouloir faire une carrière avec une reconnaissance et des moyens de faire sa recherche qui vont avec. Et c'est vrai que souvent ça vient après un certain temps, on peut se détacher de ces exigences disciplinaires qui sont liées à la façon dont les sciences sont construites, c'est très français aussi, pour aller vers plus d'ouverture et de partage donc là je vous rejoins complètement.

Geneviève Fraisse : Non mais je suis d'accord, mais moi j'ai la chance d'avoir été dans cette génération 68 où nous ça a commencé comme ça. Si je prends l'exemple pour moi, c'est Michel Foucault : il lit n'importe quel texte, il ne lit pas les textes canoniques de la philosophie. Et bien, pour quelqu'un qui sort de la Sorbonne où elle est en 1968 puis qui est dans le MLF ensuite, ça veut dire qu'elle peut créer l'espace de réflexion sur l'histoire du féminisme en prenant n'importe quel texte. Donc moi je suis née avec ça, je n'ai pas eu à aller vers ce mélange. Et ça c'est la chance de de ma génération, et quand on la saisit comme comme j'ai voulu la saisir.

PRESAGE : Et il y a un point commun en tout cas dans vos parcours, c'est votre engagement à disséminer les savoirs produits par la recherche dans la société et je me demandais si on pouvait, pour finir, aborder la question de la manière dont vous voyez le lien entre théorie et pratique dans vos dans vos pratiques de chercheuses ?

Geneviève Fraisse : Alors d'abord, avant même la pratique de chercheuse, il y a le fait que dans les années 1970 on a pensé théorie et pratique tout le temps. À cause du maoïsme, notamment. Donc on était là, ça ne pouvait pas être l'intellectuel, enfin il n'y avait pas l'intellectuel et le reste du monde, il y avait la pratique et la théorie qui fonctionnaient dans un sens ou dans l'autre. Après concrètement ça veut dire quoi ? Et bien pour moi c'est aussi à cause de de la naissance du MLF en même temps que mes études de philosophie que je vais chercher à trouver comment ça pense, justement, la question féministe. Donc j'essaie à partir de la pratique de produire du travail. Et quand on vient me chercher, puisqu'on vient me chercher pour être Déléguée puis députée – aucun désir, ni aucune, ni aucun rêve de ma part de tout ça, c'est que ça m'est tombé dessus l'Histoire m'a accrochée – et là c'est clair que si je devais dire oui, ce que ma fille a su très bien me démontrer, c'est que j'avais tellement écrit sur ces questions-là que j'étais obligée de dire oui, et elle avait raison. C'est-à-dire que là je repassais non pas de la pratique à la théorie, mais de la théorie à la pratique. Et puis qu'est-ce qui se passe dans ce cas-là ? On apprend des tonnes de choses. En fait j'ai énormément appris, donc c'est cadeau de ce point de vue là. Je n'aurais jamais rêvé de faire ça, mais après vu tout ce qu'on apprend, vu tout ce que .. c'est ... voilà quand on est curieux c'est intéressant. Et puis voilà, et puis du coup, on a la théorie et la pratique c'est aussi apprendre à avoir une jauge politique, alors pour ma part étant née dans le moment d'histoire où il était question de l'indépendance de l'Algérie et de la fin de la colonisation, j'ai été formée à la réflexion politique à travers l'histoire de l'Algérie, ça c'est toute mon adolescence, même petite et puis mon adolescence, il y a ça. Donc c'était, quel est le ... comment le bon engagement par rapport à une question aussi grave.

Hélène Périvier : Alors moi je n'ai jamais vraiment été dans la pratique, parce que je n'ai jamais été décisionnaire de politiques publiques, donc cette expérience là je ne l'ai pas. Mais je suis sur un champ de recherche, sur une discipline et sur un champ de recherche, qui a

quand même vocation à alimenter le débat public de façon beaucoup plus concrète. Quand on évalue, comme je l'ai dit tout à l'heure la réforme du congé parental, on apporte au débat public des chiffrages, quand on fait ce travail qu'on a fait avec Muriel Pucci et Guillaume Allègre sur des simulations d'une réforme de l'imposition des couples mariés / pacsés pour essayer de montrer les conséquences redistributives et en termes de finances publiques d'une réforme de ce quotient conjugal qui est un héritage des années 1950 extrêmement conservateur, pour montrer qu'il dégage des marges de manœuvre, et bien là on est vraiment dans l'alimentation du débat public. C'est à dire que là moi je considère vraiment mon travail comme produire des connaissances, sur une réforme très particulière, dans le cadre français, qui est très comme les anglo-saxons disent "*policy making*", c'est-à-dire ça vise à aider les décideurs publics, ou en tout cas à donner des billes à ceux qui veulent défendre des réformes de ce type en termes de chiffrage, en termes de conséquences redistributives, et cetera. Donc pour moi la pratique elle est là-dedans, c'est aussi produire des travaux qui vont être d'usage direct par des gens qui sont en situation de faire.

Geneviève Fraisse : Mais produire des travaux c'est ça, c'est-à-dire que moi j'ai accepté d'aller parler de mes travaux n'importe où. Il n'y a pas de hiérarchie, chez moi, entre un rendez-vous d'une association je ne sais où en France, et me retrouver dans les grandes enceintes, soit universitaires, soit autres. Pour moi c'est la même chose, je tiens le même discours. C'est ça que j'ai appris aussi et qu'on apprend aussi avec le Mouvement des Femmes parce que là, le traduire dans les politiques publiques c'est une chose, mais en fait on a, je n'ai jamais perdu le lien avec ce qui étaient des pratiques militantes. Mais l'intérêt c'est pas tellement d'être militante que le travail que je fais puisse aussi traverser, circuler dans ces lieux. Tout ça aussi c'est du mélange, donc ce n'est pas seulement les politiques publiques et je pense aussi que vous même, Hélène, je suis sûre qu'il y a des endroits où vous allez où c'est c'est simplement donner son savoir.

Hélène Périvier : Tout à fait, non non, bien sûr, les interventions dans les médias ou même les échanges ...

Geneviève Fraisse : .. Je ne parle pas de médias, je parle de d'endroits moins chics.

Hélène Périvier : Oui tout à fait, à commencer par des interventions dans les lycées, je suis sollicitée notamment depuis la parution du livre souvent pour aller parler d'économie auprès de lycéens qui ont choisi la spécialité sciences économiques et sociales. Et puis effectivement échanger avec des acteurs de terrain, des associations et cetera. C'est quelque chose qui est très important. Et d'ailleurs dans le dans le cadre du Conseil de la famille, donc cette présidence que j'ai prise en avril, le Conseil de la famille rassemble à la fois des représentants des administrations, des collectivités locales, des associations, des chercheurs, et pouvoir échanger, et apprendre aussi, et comprendre aussi, le ressenti des associations sur le terrain, ce qu'elles voient, ce qu'elles constatent, et aussi partager, effectivement comme vous le disiez, les connaissances qu'on peut avoir, c'est vraiment des moments qui donnent du sens à ce qu'on fait.

PRESAGE : En tout cas merci d'être venues faire circuler les idées dans notre podcast. On a été ravi de recevoir une féministe qui fait de la philosophie et une économiste féministe. Merci !

Hélène Périvier : Merci beaucoup.

Geneviève Fraisse : Merci à vous.